
Georges MINOIS, *Blanche de Castille*

Laure Verdon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/2953>

DOI : 10.4000/ccm.2953

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020

Pagination : 73-75

ISBN : 978-2-490783-052

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Laure Verdon, « Georges MINOIS, *Blanche de Castille* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 249 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/2953> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.2953>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Georges MINOIS, *Blanche de Castille*, Paris, Perrin, 2018.

Voici un livre au propos ambitieux tant par son objet – offrir au lecteur une biographie la plus exacte possible de la reine Blanche de Castille – que par sa méthode qui consiste à donner à comprendre une époque – en l'occurrence le XIII^e s. – à travers les actes d'un personnage apparaissant très peu dans les sources normatives et pour lequel l'essentiel de la documentation disponible est constitué de sources littéraires qui ont forgé une image prégnante, celle de la mère d'un roi saint. La difficulté est d'autant plus grande qu'il s'agit d'une femme que l'on ne connaît qu'à travers les paroles et le regard des hommes. Disons-le d'emblée, le pari est tenu sur la longueur, le livre bien construit, souvent passionnant et toujours solidement documenté. La gageure est relevée, au terme de la lecture *Blanche de Castille* apparaît bien comme « un personnage plus complexe que l'icône confectionnée par les actes officiels et les récits édulcorés des chroniqueurs, transmise par

une historiographie voisine de l'hagiographie [...] » (p. 390).

Le genre de la biographie, sur lequel s'interroge l'a. en introduction, induit cependant un certain biais méthodologique et historiographique. Pour ce qui est de la méthode, le style du récit, s'il se comprend parfaitement dans le cadre de la rédaction d'une biographie, est ici un peu trop souvent émaillé de réflexions qui tendent soit à actualiser le Moyen Âge, soit à créer une forme de complicité avec le lecteur. Ainsi p. 25 : « Les préjugés sur les “bronzés” parmi les gens du Nord ne datent pas d'aujourd'hui », ou encore p. 109, à propos de l'attitude du pape Innocent III, le pape de la théocratie pontificale : « Déconcertante rhétorique, qui appelle à la guerre au nom du Dieu de la paix, à la haine au nom du Dieu de l'amour. Cette attitude paranoïaque se retrouvera en écho chez les chroniqueurs de la croisade des Albigeois. ». Le lecteur peut, certes, avoir l'impression qu'il s'agit là d'une réflexion de bon sens, mais s'il n'est pas averti de ce qu'est la paix au Moyen Âge et de la manière dont cette notion se construit depuis la réforme grégorienne, il ne comprendra pas les enjeux de ce conflit qui n'ont rien de paranoïaque et ressortent avant tout d'une volonté de contrôle et de normalisation des pratiques religieuses exprimée lors du concile de Latran IV. Il ne s'agit pas, de la sorte, de réhabiliter le Moyen Âge, mais de donner toutes les clés d'interprétation au lecteur. Sur le plan historiographique, l'a. aurait également gagné à adopter une problématique plus directement en prise avec les questionnements actuels relatifs au genre et à l'inflexion que connaissent, précisément au XIII^e s., les discours et les normes liés à l'exercice du pouvoir au féminin. Blanche de Castille a dû, de ce point de vue, poser à ses contemporains un certain nombre de problèmes et de questions qui vont bien au-delà d'un simple discours misogyne, somme toute assez classique et surtout ancien, et qui peuvent expliquer de manière plus précise le recours à l'image de la virago omniprésente dans les chroniques. Nous y reviendrons.

L'a. livre donc un récit chronologique dont le plan suit l'évolution du statut de Blanche de Castille, que l'on appréhende successivement dans son rôle de fille, d'épouse et de belle-fille, puis de mère. Le fil rouge est celui des actions de la reine, ce que l'on peut appeler son « agentivité ». Le récit s'appuie sur des portraits et des tableaux qui permettent à l'a. de faire autant de mises au point, précises et documentées, sur un point de contexte ou de corriger les idées reçues sur tel ou tel personnage. On appréciera, notamment, les belles pages sur Paris en 1200 ou encore sur le gouvernement du royaume au XIII^e s. En

huit chapitres structurés par des dates clés, l'a. analyse ainsi l'enfance et la formation (chap. I : 1200 : de la Castille à Paris; chap. II : 1201-1209 : l'apprentissage de la politique), le rôle d'épouse (chap. III : 1209-1223 : Blanche, femme d'influence; chap. IV : Reine de France [1223-1226]), celui de mère et de régente (chap. V : Gardienne du royaume : Blanche face aux barons [1226-1234], chap. VI : La « corroyauté » de Blanche et de Louis IX [1234-1244], chap. VII : Blanche et la croisade. Une reine plus réaliste que le roi [1245-1252]). Le dernier chapitre (chap. VIII : Blanche de Castille : portrait d'une femme et d'une reine) revient sur la problématique de départ et tente de dresser un bilan de ce que l'historien peut dire, au-delà de l'image transmise par les chroniqueurs et l'historiographie traditionnelle, de cette reine dans ses savoirs et ses pratiques de gouvernement.

La mise en œuvre des sources – récits de chroniqueurs mais également actes normatifs et comptabilités lorsque ce type de documentation permet d'évoquer le personnage – fait bien ressortir, malgré la forme adoptée du récit, ce qui fonde l'autorité souveraine au XIII^e s. Le prisme de ce personnage – parce que femme et parce que placée dans un certain contexte, notamment celui de la conquête capétienne du Languedoc – met en exergue un certain nombre d'aspects. De ce point de vue, cet ouvrage contribue véritablement à l'intelligibilité de cette époque. Ainsi, le statut de Blanche de Castille n'est pas donné *a priori* mais se construit progressivement. Il repose en premier lieu sur son appartenance à un lignage souverain, celui de Castille, et son implication dans des stratégies familiales : son mariage, le 23 mai 1200 – par lequel s'ouvre le livre – est parfaitement analysé comme un acte politique permettant la réconciliation des maisons de France et d'Angleterre; ses liens avec l'Angleterre (par sa grand-mère Aliénor) permettront d'ailleurs à son époux Louis VIII de revendiquer le trône anglais en 1215 et au pape Innocent III de fixer un point en matière de droit successoral lignager (p. 128-132). Ce mariage la fait basculer dans le camp capétien auquel elle va dès lors consacrer son énergie politique. Le rôle dévolu aux femmes au sein des familles régnantes – et de l'aristocratie en général – se retrouve ici abondamment illustré par Blanche elle-même mais aussi par les femmes de son lignage évoquées au gré des événements qui guident le récit, à l'image de sa mère ou de sa grand-mère Aliénor d'Aquitaine, artisane du mariage de sa petite-fille. Deux fonctions, plus particulièrement, sont ici bien soulignées : celle liée à la diplomatie, dont on charge bien souvent les princesses depuis au moins le XI^e s. comme l'a bien montré Régine Le Jan dans nombre de ses articles, et celle du conseil. De ce point de vue, la relation

de Blanche avec les barons, qui jalonne toute son action politique, est typiquement féodale, forgée dans le cadre de la cour et du conseil dont elle est membre. En cela, elle servira de modèle aux souveraines des siècles suivants, par ex. sous la plume de Christine de Pisan (CHRISTINE DE PISAN, *Le Livre des trois vertus*, L. DULAC [trad.] dans *Voix de femmes au Moyen Âge. Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie XI^e-XV^e siècle*, D. RÉGNIER-BOHLER [dir.], Paris, Robert Laffont [Bouquins], 2006, p. 578) : « C'est par des moyens et des paroles de ce genre que la bonne princesse sera toujours une médiatrice au service de la paix, autant qu'elle le pourra, comme l'était jadis la bonne reine Blanche, mère de Saint Louis, qui tâchait toujours de rétablir de cette façon l'entente entre le roi et les seigneurs, ainsi qu'elle le fit pour le comte de Champagne et pour d'autres. » On aurait aimé, à ce propos, que l'a. évoque cette postérité qui fonde également la légende de Blanche. L'épouse se doit de seconder son mari mais, par là aussi, elle lui est associée en actes comme le montrent les registres de chancellerie à propos de Blanche et de Louis VIII. C'est le couple qui agit, et non le roi seul. Le recours à une documentation normative ainsi qu'aux premiers registres de comptes de l'Hôtel du roi, même si ces documents ne permettent pas une approche exhaustive, constitue ici un apport important de l'ouvrage que l'on aurait aimé voir mieux souligné. Les fragments de comptabilités, en particulier, permettent de voir, à partir du type et du montant des dépenses effectuées, comment se construit le statut de la reine et se structure la cour du couple souverain (p. 71 et 90). À cet égard, une comparaison plus précise avec la reine Ingeburge, première épouse de Philippe Auguste, aurait été éclairante notamment sur la question de l'ostentation du pouvoir de la reine et des dépenses inhérentes à ce statut. Il y a en ce domaine indéniablement une volonté de la part de Blanche d'affirmer son statut royal dès avant la mort de son beau-père Philippe, comme le souligne fort justement l'a. à propos de la réception en France de la nouvelle de la victoire chrétienne à Las Navas de Tolosa (p. 118). La question de la culture de Blanche de Castille, de son goût pour la controverse théologique et l'eschatologie, relève également de cette réflexion. Son appétence et ses dispositions pour la culture savante entrent indéniablement en jeu dans l'affirmation précoce de son autorité.

Blanche est également une pionnière. C'est la première souveraine à être sacrée, c'est aussi la première qui va exercer une régence de longue durée. Son caractère exceptionnel tient à cela; c'est également ce qui guide le récit des chroniqueurs.

Son autorité, forgée dès le temps de son mariage et affermie avec la question languedocienne, est incontestablement celle d'un gouvernant conscient de ses prérogatives mais également des devoirs qui incombent à sa charge. En témoignent, notamment, les enquêtes de réparation menées à l'initiative de Louis IX en Artois, en 1247-1248, qui soulignent le faible nombre de plaintes émises par ses sujets contre Blanche de Castille (Marie DEJOUX, *Les enquêtes de Saint Louis : gouverner et sauver son âme*, Paris, Presses universitaires de France [Le Nœud gordien], 2014, p. 187). Pour autant, c'est ce caractère politique affirmé qui cristallise les critiques, à l'image de celles émises par le chroniqueur Matthieu Paris : « [le roi] préfère les conseils d'une femme plus que la règle de la justice [... les barons] s'indignaient que le royaume des royaumes, c'est-à-dire la France, soit gouverné par une femme. » (p. 195). Pour bien comprendre ces images négatives, de même que les accusations ou soupçons, très classiques, d'adultère, il faut remonter le fil du discours sur l'exercice de l'autorité. On aurait attendu ici un questionnement de la part de l'a. qui aille au-delà du simple constat du caractère misogynie des clercs et des hommes, en général, du Moyen Âge. Car nous sommes bien en présence d'un discours construit qui, certes, repose sur des fondements anciens relatifs à la nature des femmes, forgés à l'aune des auteurs antiques dont les propos sont reformulés dans l'économie du discours chrétien, mais qui s'infléchit de manière très significative au cours du XIII^e s. Le cas de Blanche de Castille a sans aucun doute contribué à cette évolution, ne serait-ce que parce que sa régence a duré très longtemps. Le contexte est alors celui de l'évolution des règles successorales au sein des lignages qui voient, pour simplifier, les hommes prendre le pouvoir. Les règles du droit savant féodal écartent alors de la succession légitime au fief les femmes et les mineurs. Ces dernières, si elles peuvent hériter, ne doivent exercer un pouvoir que de manière transitoire, l'idéal étant de les remplacer le plus rapidement possible par un homme. Les pratiques féodales enregistrent ces changements, un certain nombre de gestes rituels par ex. sont désormais interdits aux femmes, tel le baiser de paix. La question du port des armes vient, à la fin du siècle, se placer au cœur des réflexions sur ce qu'est un bon gouvernant ; la scolastique fournit alors les fondements rhétoriques et savants pour discréditer le pouvoir exercé par les femmes. Ainsi, dans son célèbre miroir au prince – *De Regimine principum* –, l'Augustin Gilles de Rome prend-il la peine d'argumenter, au livre III, de manière logique et appuyée sur force références, le fait que les femmes ne doivent pas participer à la guerre, car cela va à l'encontre de leur

nature et de la raison. La force qui permet de mener un combat, de même que d'exercer une autorité, relève de la virilité, du genre masculin. Certes, on trouve encore, et on trouvera dans les siècles postérieurs au XIII^e s., quantité d'exemples de femmes exerçant un pouvoir, mais ce qu'il est important de souligner ici c'est la construction d'un discours d'autorité, d'un régime de vérité, qui explique le regard porté par les chroniqueurs sur la femme de pouvoir.

Il est donc un peu vain de s'interroger sur la véracité de telles images et très difficile – voire impossible – d'atteindre l'humain, la femme « de chair et de sang » et ses ressentis, à partir de ces seuls discours. Car on est alors tenté trop souvent, comme le fait parfois l'a., de recourir à des explications psychologiques et émotionnelles. Les émotions jouent un rôle incontestable dans l'économie des chroniques, mais ce rôle est destiné à porter un jugement sur l'attitude du prince, à le ranger dans la catégorie du bon ou du mauvais gouvernant. Une princesse qui pleure, que la scène soit vraie ou fausse, est dans son rôle d'épouse aimante, soutien de son mari. C'est une bonne princesse, et peu importe que nous jugions aujourd'hui, à l'aune de notre sensibilité, que le passage est « ridiculement théâtral » (p. 181).

Si le genre de la biographie historique, en tant qu'exercice académique, est incontestablement difficile, ce livre, répétons-le, est une réussite car il apporte de nombreuses informations solides et gagne le pari de passionner le lecteur d'un bout à l'autre. Si un questionnement plus spécifiquement ancré dans les problématiques du genre et de l'histoire des femmes aurait pu lui apporter une profondeur historiographique supplémentaire, il demeure le tour de force d'avoir réussi à résumer en quelques 390 p. les enjeux de toute une époque.

Laure VERDON
UMR 7303–Telemme
Université d'Aix-Marseille